



J'étais déjà dans la voiture. — Page 303, col. 1.

événement, il n'est guère probable qu'elle vienne nous troubler encore.

— Non, ce n'est pas probable, murmura Peggoty; mais je me demande si, venant à mourir, elle ne laisserait pas quelque chose à Davy.

— Ah! mon Dieu! Peggoty, reprit ma mère, quelle femme absurde vous faites! Avez-vous oublié qu'elle prit comme un affront personnel la naissance du pauvre enfant?

— Je suppose, dit Peggoty, qu'elle ne serait pas trop disposée à lui pardonner à présent.

— Et pourquoi? dit ma mère d'un ton un peu dépité.

— A présent qu'il lui est venu un frère, dit Peggoty.

Ma mère se mit à pleurer.

— Comment pouvez-vous parler ainsi? dit-elle. Quel mal a pu vous faire, à vous ou à personne, ce pauvre petit innocent dans son berceau, jalouse que vous êtes! Vous feriez mieux d'épouser monsieur Barkis, le voiturier! Pourquoi ne l'épouseriez-vous pas?

— Je rendrais miss Murdstone trop heureuse, répliqua Peggoty.

— Quel mauvais caractère vous avez, Peggoty! Vous êtes ridiculement jalouse de miss Murdstone. Vous voudriez tenir les clés de la maison, je suppose? Vous savez bien cependant qu'elle ne les garde que par complaisance pour moi et avec les meilleures intentions.

— La peste soit des bonnes intentions! murmura Peggoty.

— Je vous comprends, méchante fille, dit ma mère. Comment ne rougissez-vous pas de juger ainsi une personne qui vous a répété si souvent que je suis trop étourdie et trop?...

— Trop joye... dit Peggoty voyant que ma mère hésitait pour prononcer le mot.

— Eh bien! reprit ma mère en souriant, est-ce ma faute si elle est assez folle pour le dire et si elle veut m'épargner tous les ennuis qu'elle s'impose à elle-même, allant fureter dans tous les recoins et jusque dans le trou au charbon, où,

certes, je n'irais pas à sa place?... N'est-ce pas du dévouement? Oseriez-vous l'insinuer?

— Je n'insinue rien du tout, dit Peggoty.

— Si, si, Peggoty, vous ne faites que cela, vous insinuez toujours, poursuivit ma mère; et monsieur Murdstone, ne parlez-vous pas aussi de ses bonnes intentions?...

— Je n'en ai jamais parlé, répliqua Peggoty.

— Non, Peggoty; mais, encore une fois, vous l'avez insinué comme vous faites selon votre coutume: nierez-vous que vous ayez maintes fois voulu interpréter défavorablement les motifs qui le font agir? N'ai-je pas été obligée maintes fois de le justifier? Car s'il semble sévère avec quelqu'un... et je ne parle de personne qui soit ici, Davy... c'est pour le bien de ce quelqu'un, oui, uniquement pour son bien. Il aime ce quelqu'un à cause de moi; et il sait mieux que moi ce qu'il faut faire pour lui, car je suis une tête étourdie et il est un homme ferme, sérieux, grave. Aussi dois-je lui être bien reconnaissante des peines qu'il se donne avec moi... Quand je ne crois pas être reconnaissante comme je le devrais, je me le reproche, Peggoty; je m'en veux alors et je doute de mon pauvre cœur.

Ici Peggoty, voyant les yeux de ma mère se remplir de larmes, resta silencieuse en regardant le feu, et ma mère, à son tour, voyant Peggoty prendre l'air si triste, changea encore de ton et lui dit:

— Allons, Peggoty, ne nous querellons pas; vous êtes ma véritable amie, si j'en ai une au monde. Quand je vous appelle une créature absurde ou tourmentante, ou n'importe quel nom je vous donne, je ne cesse pas de penser que vous êtes ma meilleure amie et que vous l'avez toujours été, depuis le soir où monsieur Copperfield, m'amenant ici pour la première fois, vous vîntes sur la porte pour me recevoir.

Peggoty ne tarda pas à répondre à ces cordiales paroles, et ratifia le traité d'amitié en me faisant à moi une de ses plus caressantes embrassades: je pense bien avoir deviné alors le

vrai motif de cette explication; mais aujourd'hui je suis certain que la bonne fille l'avait provoquée à dessein, uniquement pour que ma mère pût se consoler par la petite conclusion contradictoire qui la terminait. Elle réussit, car je me souviens que ma mère parut tout à fait heureuse pendant le reste de la soirée.

Nous primes le thé. Je voulus lire à Peggoty un chapitre du livre des crocodiles, en souvenir d'autrefois... le livre se trouvait justement dans sa poche, comme si elle l'y avait toujours gardé. Puis nous reparlâmes de Salem-House, ce qui me ramena à Steerforth, mon texte favori. Soirée de bonheur, la dernière des soirées bénies de mon enfance! Jamais elle sortira de ma mémoire!

Il était près de six heures quand nous entendîmes le bruit de la voiture qui s'arrêtait devant la grille. Nous nous levâmes tous. Ma mère dit qu'il était bien tard, ajoutant que, comme M. et miss Murdstone approuvaient que les enfants allassent se coucher de bonne heure, je ferais peut-être mieux d'aller me mettre au lit. Je l'embrassai et montai dans ma chambre aussitôt, avant que M. Murdstone et sa sœur entrassent au salon. Sur les degrés de l'escalier, mon imagination d'enfant me fit penser qu'ils introduisaient avec eux, dans la maison, un souffle glacial qui faisait évanouir toutes les images de mes premières années. Hélas! ma chambre avait été aussi ma prison.

Le lendemain matin, je me sentis peu à mon aise en descendant pour déjeuner. Je n'avais plus fixé les yeux sur M. Murdstone depuis mon mémorable attentat. Cependant il fallait bien le revoir. Je me présentai donc au salon, non sans avoir fait deux ou trois haltes à moitié chemin et être remonté en courant dans ma chambre sur la pointe des pieds.

M. Murdstone était debout, le dos tourné au feu, tandis que miss Murdstone faisait le thé. Il me regarda d'un air sec, n'ayant pas l'air de me reconnaître.

J'allai à lui après un moment de confusion et lui dis: